

ANGE LECCIA

JE VEUX CE

QUE JE VEUX

Né en 1952 à Minerviu, Ange Leccia a rencontré la création dans sa jeunesse à travers les salles obscures et la section artistique du lycée de Bastia. Et depuis les années 1970, il propose une œuvre vibrante où objets industriels et images en mouvement sont portés par la même incandescence. Le cinéma y est souvent ramené à l'essentiel, à savoir la condition technique de son existence - la lumière. Celle-ci est l'héroïne de ses vidéos autant que de ses arrangements. Elle est la vectrice muette de sa sensibilité à fleur de peau qui regarde ce qui l'entoure avec passion. Elle est le réceptacle des sensations que le public éprouve face à ces créations résolument contemporaines qui captent encore et toujours le pouls du monde dans une forme d'épure.

Pour sa première exposition monographique au FRAC Corsica, *Je veux ce que je veux* emprunte la voie de la rétrospective pour dessiner des chemins de traverse. Le parcours associe en effet une seule œuvre historique à des productions récentes et un nouveau montage afin de créer une trame mnésique où le souvenir n'a rien d'un objet inerte. Il est au contraire un matériau ductile qui frémit à chaque évocation dans la mesure où les images forment le contexte matériel de son apparition. C'est que la réminiscence est un acte en cours, un processus sans achèvement. *Je veux ce que je veux* débusque ainsi la nostalgie que l'on accorde trop souvent au fait de se rappeler pour souligner que le passé est avant tout une potentialité – celle de sentir l'exaltation fiévreuse de l'existence dans sa totalité.

Commissariat de Fabien Danesi

SALLE ①

JE VEUX CE QUE JE VEUX (1988 – 2003)

Collection FRAC Corsica

Tirages cibachromes et motos.

En 1988, lors de son premier séjour au Japon, Ange Leccia fut marqué par cette culture insulaire asiatique, alliant goût pour la technologie et vénération de la nature. Il y exposa une œuvre qui réinterprétait son arrangement de 1985, *Le Baiser*, deux projecteurs face à face, pris chacun dans le faisceau lumineux de son double, comme l'image hyper romantique de la sidération amoureuse. Il s'agissait cette fois de deux motos flambant neuves, à la carrosserie rouge vif, de la marque Honda, qui étaient positionnées dos-à-dos, en signe de contradiction. Symboles de puissance mécanique, les deux modèles VFR 750F renversent le dispositif habituel qui marque le désir pour affirmer une distance. Manière pour l'artiste de rappeler sa liberté et son peu d'entrain à répondre strictement aux commandes, le curateur japonais lui demandant de reproduire l'arrangement pour lequel il était à présent reconnu.

Cette installation minimale vient prolonger l'invention de Marcel Duchamp, le ready-made : Ange Leccia fait appel à des marchandises industrielles, comme le porte-bouteilles choisi au Bazar de l'Hôtel de Ville à Paris en 1914, tout en s'appropriant l'image d'un couple sur le point de s'embrasser utilisée par la chaîne de magasins nippon Seibu lors d'une campagne publicitaire. Avec l'aval du photographe, l'artiste a dupliqué ce cliché quatre fois, comme les photogrammes d'une séquence filmée. C'est bien sûr le principe de la reproductibilité technique que Leccia expose dans une remise en cause encore radicale dans les années 1980 de l'unicité de l'œuvre d'art. La tension sensible dans cet agencement tient en la rencontre entre ce couple de jeunes japonais aux yeux clos et ces motos sportives. L'œuvre travaille en la déjouant l'opposition entre humain et machine, suspension et vitesse, transparence et obstruction, idéal et matérialité.

Détruite dans l'incendie des réserves du FRAC, le 6 novembre 2001, l'œuvre a été refaite deux ans plus tard en utilisant cette fois le modèle Honda VFR 800 de cette année 2003, dans une couleur grise.

SALLE ②

LUNES (2019)

Globes lumineux.

En 1991, à l'occasion de la Biennale d'art contemporain de Lyon, intitulée *L'Amour de l'art*, Ange Leccia a conçu un arrangement de 360 globes terrestres lumineux, tous identiques, posés à même le sol. Telle une couveuse géante, cette installation représente de manière saisissante la mondialisation. Vingt-huit ans plus tard, dans le cadre de l'exposition *La Lune* au Grand Palais à Paris, il reprend le même dispositif en faisant appel cette fois-ci à des lampes qui représentent ce satellite de la Terre. Fabriqués en Chine, les objets sont exposés de manière compacte au-devant d'un miroir qui multiplie leur présence. Ils constituent comme un paysage infini d'astres incandescents qui produit une atmosphère onirique et flottante.

En réinvestissant la simplicité formelle et le caractère modulaire des éléments que l'on peut observer dans l'art minimal américain, Ange Leccia en donne une version contemporaine qui réconcilie l'abstraction et la figuration, la monochromie et l'éclat, la simplicité et le lyrisme, la sérialité et les émotions. Les formes géométriques ont été remplacées ici par une figure organique qui redonne sa place à une lecture métaphorique et/ou symbolique de la création. La lune devient ainsi un réservoir d'images et d'affects, des promesses de la conquête spatiale à la mélancolie de l'inaccessible, en passant par une forme de méditation qui s'appuie sur la logique de la répétition.

SALLE ③

POUSSIÈRE D'ÉTOILES (2017)

Collection FRAC Corsica

Vidéo, composition musicale Perez

Sur le mode du *split screen*, Ange Leccia propose ici un récit abstrait basé sur le recyclage de sa banque d'images constituée depuis les années 1970. Le bruit blanc – qui était déjà le motif principal de *TV+* en 1979 – confère une allure fantomatique à toutes les figures qui apparaissent comme autant de personnages tous droit sortis de la mémoire de l'artiste. On retrouve le portrait du chanteur Jacno, certains plans extraits de son court-métrage *Stridura* (1980), la silhouette de son amie Michèle, le Concorde en train de décoller, ou encore le regard de Jeanne Moreau. Le rythme syncopé des séquences traduit la matière vivante à partir de laquelle l'artiste construit ses œuvres. Car Ange Leccia puise dans un magma d'images qui sont autant de sensations portées par un mouvement sans fin de transformation.

Souvent tachetés ou striés, les plans assument une évidente fragilité qui leur donne un statut particulier, à rebours d'une conception classique des archives visuelles, comme un matériau neutre arraché au temps organique. Dans le cas présent, le passé semble plutôt dialoguer avec le présent sur le mode de la survivance, comme une énergie qui continue de vibrer, telle la neige cathodique des anciens écrans de télévision. De la sorte, les flashes lumineux sont comme autant de palpitations. Ils affirment la puissance en réserve de l'ensemble de ces images qui trouvent ici un nouveau montage, un nouvel usage, et deviennent le moteur des émotions des spectateurs. Les explosions rencontrent les éléments, comme l'eau et l'air, la mer et les nuages, dans un entremêlement d'affects dont la forme agitée traduit un ancrage au cœur de la vie.

Il y a chez Ange Leccia un goût pour l'absorption qui montre la recherche - toujours urgente - du point de fascination, ce moment où la subjectivité et les représentations ne font plus qu'une. Ainsi, ses œuvres ont une qualité immersive qui suppose qu'elles s'écoulent autant qu'elles se voient. La bande-son, créé par le compositeur Perez, allie d'ailleurs bruits d'orage, nappes sonores, ou grésillements, dans une forme qui oscille constamment et prend part à ce flux ondoyant. Quelque chose de l'ordre de l'envol serait presque sensible, ce que concrétise l'évanescence d'un son de rotor pour la dernière chanson des Beatles, *The Long and Winding Road* de 1969. La voix de Paul McCartney accompagne l'apparition d'une jeune femme dont le visage emplit à la fin les six écrans, remplaçant les plans abstraits quasi noirs, qui exprimaient

une sorte de néant. Ainsi se dessine, l'espace d'un instant, une lutte victorieuse contre l'entropie de nos vies, l'oubli et l'effacement. Avant que le tumulte ne recommence...

CITERNE 4

SEMPRE L'ESTATE

(2023)

Vidéo, composition musicale Perez

Ange Leccia est allé chercher dans l'ensemble de ses rushes des images oubliées pour évoquer à la fois son parcours et sa relation à la Corse. Ainsi, *Sempre l'estate* propose de manière non linéaire une suite de séquences biographiques qui crée un récit abstrait où tous les motifs de l'artiste ressurgissent comme autant d'incises de sa mémoire. L'été est bien sûr synonyme de sensualité à travers ces moments balnéaires sur les rochers où l'éclat du soleil se conjugue au vent frémissant. Mais à l'ensemble de ces scènes enivrantes s'ajoute une continuelle tension que le traitement au ralenti et la musique de Perez ne font que souligner.

Ce sont des incendies, des lumières la nuit, ou encore des explosions, qui rendent explicite cette intranquillité que toutes les images portent en elles. Car l'inquiétude est celle de la création. En recyclant ces situations du quotidien, Ange Leccia dévoile son processus de fabrication qui suppose de revenir inlassablement sur les représentations de son vécu, devenues le long du temps aussi bien expressives que mutiques. C'est que leur mystère se nourrit de leur évidence. Leur secret est en effet de parvenir à conjuguer profondeur et surface. La matérialité du support est d'ailleurs là pour rappeler leur qualité épidermique. Et lorsque Ange Leccia s'approprie à nouveau *Sonatine* de Takeshi Kitano - vingt-cinq ans après un premier usage dans *Ile de Beauté* réalisé avec la complicité de Dominique Gonzalez-Foerster -, il démontre sa capacité à offrir une nouvelle interprétation de ses archives. La répétition frénétique et toute warholienne des crépitements de mitraillettes peut alors se lire comme un manifeste : celui que l'art est avant tout une énergie s'il est intimement lié à la vie. De la sorte, les images deviennent à travers la sensation une frontière ténue entre un monde mental et une réalité descriptive. Chez Ange Leccia, les images sont comme une peau qui pèle et donne à voir un horizon intérieur. Elles sont la forme mélancolique de l'accès indirect au bonheur.

